

après qu'ils se sont revus à la mosquée de l'université. Beaucoup d'étudiants rescapés ont eu le réflexe de se réfugier dans cet édifice imposant qu'elle nous fait visiter. Pendant le déjeuner, elle nous montre sa carte d'étudiante et sa carte d'identité. J'observe que sur cette dernière pièce, la religion du détenteur est mentionnée. On ne peut imaginer un instant la même rubrique sur une carte d'identité occidentale.

Les représentants à Banda Aceh du groupe Hitachi nous confirment qu'ils sont en mesure de nous prêter une pelle excavatrice à chenilles. Je n'ose y croire. En revanche, il y a un volet administratif à monter avec les instances. Nous nous rendons immédiatement au département concerné. Le chef n'est pas là et ses sous-fifres semblent débordés par l'activité. Un écran est en veille, les autres affichent des cartes à jouer sur fond de tapis vert... Et c'est malgré tout un passage obligé et incontournable !

Sur le chemin du retour pour Sigli, un coup de barre m'oblige à m'arrêter pour déguster mon premier café indonésien : bon et requinquant. Pour des raisons personnelles, j'ai arrêté de consommer ce que Voltaire appelait la liqueur qui donne de l'esprit. Je n'en consomme que par besoin absolu dans des situations analogues. Depuis cette décision, je suis devenu un amateur de thé vert, ainsi que d'hibiscus. Ma poupée Céline m'en a casé un maximum dans le colis.

JOUR 64 vendredi 22 juillet 2005

« Le grand talent accepte les critiques. »

« Orang berbakat menerima kritik. »

Dix-huit maisons supplémentaires font l'objet de nouveaux chantiers. Il y a tellement de reconstruction dans les alentours avec différentes ONG que s'est installé une compétition qui crée l'émulation certes, mais qui risque de saturer la main d'œuvre et les entreprises locales. Nous devons donc réagir de plus belle et augmenter la cadence.

Nous disposons d'un nouveau scooter acheté en remplacement du précédent, loué. Comme pour la maison et le pick-up, sa

location a été arrêtée du jour au lendemain. Cela semble être normal dans le comportement indonésien. Comme dit Jacques : « C'est pas normal, mais c'est normal ! ». On finit par s'y faire. Nous ne sommes plus surpris de rien. Cela fait aussi partie de notre capacité à s'adapter à un environnement inconnu, et nous incite à cultiver notre « zenitude ». Car c'est la meilleure façon de réagir, en fin de compte.

Ainsi, j'inaugure le nouveau deux-roues aux couleurs des Architectes de l'urgence, orange et noir. Le détail qui tue. Nous débutons le chantier du collège de Pasi Rawa, d'une capacité de quatre cents élèves. Nous aurons bientôt une centaine de bâtiments en construction. Nous espérons doubler les chantiers en août. Une progression d'environ cent chantiers par mois avec les premières livraisons entre temps me paraît un bon rythme. De sorte que d'ici le premier anniversaire du tsunami, soit à la fin de l'année, le plus gros du programme sera entamé. Ce rythme est toutefois tributaire des fonds reçus par les donateurs, chose que je ne maîtrise pas car gérée par le siège des Architectes de l'urgence à Amiens. 2006 serait alors consacrée aux extensions de programme et à l'achèvement du programme initial.

Je rencontre Erni, une jeune veuve qui a perdu son mari et un enfant. Elle avait trois hommes à la maison avant le tsunami. A présent, elle ne compte plus qu'un garçon de quinze ans pour veiller sur elle. Cette maman n'a que trente-deux ans. Erni, comme beaucoup de sinistrés, a préservé son sourire radieux, mais la tristesse transparait dans ses paroles. Elle m'explique qu'elle revient régulièrement dans sa maison proche de la plage, mais qu'elle n'ose plus y habiter, préférant dormir chez sa famille à l'intérieur des terres, dans le village de Batee. Elle a peur, comme d'autres, d'un autre tsunami ou de toute autre catastrophe naturelle. Nombreux sont ceux qui ressentent des craintes se traduisant par un stress individuel, contenu par pudeur. Difficultés pour s'endormir, flash-back, cauchemars, tension permanente, sont autant de troubles qui peuvent se manifester chez les plus traumatisés. Comme la plupart des sinistrés, cette veuve semble se réfugier dans sa foi et la prière. Elle me confie, en pointant son doigt vers le ciel,



On peut monter à cinq sur la Honda !

qu'elle craint *Tuhan*, autrement dit, Dieu. Elle ne dispose pas de travail fixe, ses ressources sont donc faibles et irrégulières ce qui ne l'empêche nullement de m'offrir le thé. Son mari était militaire et ils avaient un bon standing jusqu'en 2004. Le manque d'activité et l'attente de jours meilleurs ravivent sa douleur morale et sa peine, ce qui rend encore plus pénible son deuil. Par contre, sa maison est relativement préservée et n'a été endommagée que sur les parties extérieures, une seule pièce ayant été emportée, celle qui fait face à la mer et qui a reçu la vague de plein fouet.

Je finis la journée chez Raihanah. Son mari est malade. Leur fille prépare la rentrée scolaire. Nous dînons ensemble, ils mangent tous avec les doigts et rotent complaisamment. Ce sont les rites locaux, que je suis bien contraint d'accepter mais que je ne pratique pas pour autant. Dans le même registre, chacun se doit de retirer ses chaussures en entrant, ce que je trouve, par contre, très confortable et hygiénique.

JOUR 65 samedi 23 juillet 2005

« Si tu montes plus, tu vois plus loin. »

« Jika melangka lebih tinggi, melihat lebih jauh. »

Près de la nouvelle base, il y a un petit club d'échecs à même la rue. On compte trois échiquiers de grandes tailles assortis de pièces anciennes, le tout abrité d'un auvent, sur le trottoir. Je m'y présente de temps à autre avec ma pendule de cadence *blitz*. C'est-à-dire que chaque joueur dispose d'un espace temps limité à cinq minutes. La vie d'un des deux rois se termine à l'expiration de ce délai, même si ce dernier dispose d'une armée et d'une position meilleures que celles de l'adversaire. Il convient donc de gérer cette période pour ne pas perdre à la pendule si le délai est échu. Le niveau des joueurs est intéressant. Mais la pendule les perturbe totalement et leur fait perdre leurs moyens quand ils arrivent en situation de *zeitnot* ou de *zugwang*. Il ne leur reste alors plus beaucoup de temps ni de coups valables et c'est très vite la panique à bord. Ils n'ont pas l'habitude de jouer avec la pendule en cadence rapide, car ils n'en disposent que pour certains tournois et en nombre restreint.

La journée est somme toute banale. En revanche, nous partons toute une nuit en mer sur le bateau de Suhaimi, un trémailleur de vingt mètres réhabilité avec notre aide, et de nouveau opérationnel. Nous sommes une quinzaine à bord. C'est presque la pleine lune et le ciel est légèrement couvert. La mer n'est pas trop agitée. Les filles ne nous ont pas suivis. Clémence commence subir des troubles digestifs, il est donc plus sage qu'elle reste à terre. Quant à Dewi, elle est toujours traumatisée par le tsunami. Depuis la catastrophe, elle n'a plus osé se baigner dans la mer. Avant, elle avait l'habitude de le faire, toute habillée, dans le respect de sa religion.

Notre pêche nocturne est davantage contemplative que productive. Nous avons capturé, Jacques et moi, plus d'images insolites que de gros poissons. Peu importe, cette expérience méritait bien d'être vécue. Vers quatre heures du matin, je fais le tour de notre « bateau fantôme » ; presque tout le monde roupille, dans des positions plutôt originales pour certains.